



©Huguette Martel, *Femme et son chien*, huile, New York, 2008, 20 x 25 cm.

La cachette

Marie MALASPINA

À Miliana j'ai eu un chien, un pointer saint germain blanc aux taches noires. Il allait à la chasse avec mon oncle. Son habitude de rentrer dans l'église pendant la messe, de soulever la soutane du curé qui officiait pour renifler ses basques lui valait une certaine notoriété au village. Il volait des têtes de mouton aux étals du marché et les ramenait sanguinolentes le long des marches blanches de l'escalier qui conduisait à notre appartement. Ma tante devait reprendre balais et serpillières pour redonner aux lieux la blancheur initiale qui convient aux maisons méditerranéennes où, c'est bien connu, on peut manger par terre.

Mes parents avaient pris le chien, j'imagine, pour consoler ma solitude d'enfant sans frère ni sœur.

Je me souviens de la douceur et de la délicatesse de la peau rose de son ventre, là où les poils s'arrêtent, j'enfouissais mon visage dans son odeur de jeune chiot. Je me souviens du panier dans lequel je le transportais pour les pique-niques à Didjelli et du biberon de poupée pour le nourrir, tétine de caoutchouc rougeâtre percée à l'aiguille chauffée. Je me souviens de ses hautes pattes et de son museau fin, de sa gaieté, de sa truffe fraîche qui cherchait mes mains pour les caresses. La tête un peu

penchée, dans son regard toute la confiance possible d'un animal familier.

Les feux d'artifices, les défilés militaires et les orages le faisaient s'enfuir à des kilomètres.

Aujourd'hui, en France, sous la pression des voisins, mon fils doit donner le chien abandonné qu'il avait recueilli et bien traité. Cinquante ans après avoir quitté Miliana, quelque chose de là-bas m'arrive sans que je m'y attende. Les mots ne passent pas ma gorge, j'ai un blanc silencieux qui s'étend au monde alentour, je suis subitement incapable d'articuler la phrase que je veux prononcer « En Algérie, moi aussi j'ai eu un chien. »

Dans cette soudaine impossibilité de parler, la palpitation d'un gouffre s'élargit. Tout un continent perdu subitement m'étrangle de trop de peine. La peur de la guerre revient Je suis envahie par les images de mon chien abandonné, errant, dans la horde famélique de chiens laissés sans maître par le départ des pieds-noirs. Envahie par l'accusation dont il a été l'objet d'avoir, en renversant la mère de mon oncle, provoqué la mort de Mémé la si gentille vieille dame aux chats angora blancs et au fauteuil de rotin. Ses petits chats toutes générations confondues qui revenaient verts d'avoir joué des journées entières dans le sulfate de cuivre destiné aux vignes. Mémé ne s'est jamais relevée de la fracture du col du fémur causée par la chute. C'était mon chien qui lui faisant la fête a provoqué le drame. J'y étais donc pour quelque chose d'après ses petites filles, qui m'avaient surnommée la renarde pour avoir si bien gagné l'affection inconditionnelle de notre oncle commun qui m'élevait.

Cette émotion arrivait dans mon présent avec la séparation d'un chien recueilli. Elle venait de loin. L'Algérie refaisait violemment surface. Pour la première fois depuis l'été 58 l'englouti venait au jour. En septembre 58 les attaques de village augmentant, j'avais dû aller vivre en Touraine chez ma grande tante. Ce fut

la claque de l'arrivée en France.

Cette déchirure, ce temps honni et révoltant de la coupure instantanée d'avec mon foyer et ma terre, ce temps de la nourriture chiche, du froid mordant et de l'humidité qui coulait le long des murs de la cuisine où je dormais, ce temps de la vie entre trois vieilles personnes dont ma grand mère qui sentait mauvais et passait sa main sur le haut de mes cuisses, en comparant ma peau à de la soie. Les filles de l'école primaire de Beaulieu les Loches qui me traitaient de fille sans père, le curé me voyait en vicieuse parce que je regardais les enfants de cœur, pas étonnant vu ma naissance bâtarde n'est ce pas ? La petite ville entière savait de longue date l'histoire de ma mère.

C'était fini, boufourtoutou : le papillon. La petite reine s'est éteinte d'un coup sous la malveillance bruyante d'une bourgade française et le silence pesant de parents muets. L'arrivée en France avait cette rudesse.

Accompagnant la fuite devant la guerre l'histoire de mon origine m'arrivait au coeur. Personne ne m'en avait jusqu'alors parlé. La naissance honteuse et la terre usurpée sonnait subitement l'heure d'une enfance interdite et sans légitimité. Le quotidien basculait dans la glaciation du sentiment.

J'avais vécu mon oncle et ma tante comme mes vrais père et mère, au point de ne pas comprendre qu'il manquait un père. J'avais vécu l'Algérie comme mon vrai pays. L'histoire et la société tourangelle me disaient d'un coup en un automne en une rentrée des classes que j'avais tout faux. Ce n'était pas un simple voyage de vacances. Une vie s'arrêtait. Je ne serai jamais plus élevée par mon oncle et ma tante. En 47, j'étais passée tel un ballot d'Allemagne en Algérie. En 58, je passai de notre foyer algérien à la Touraine pluvieuse. Il y aurait ensuite Paris avec une mère inconnue et très belle.

À ma naissance, elle avait caché mon existence à ses parents. Trop de honte, trop d'épouvante de cette situation de fille-mère. Quelques mois après ma naissance, elle écrivit d'Allemagne, où était cantonné son hôpital militaire de campagne, à sa plus jeune sœur qui révéla le secret à mes grands parents.

À Sidi-Bel-Abbés, mon grand père, tout déshonoré, tout compagnon de saint Vincent de Paul qu'il fût, ouvrit une bouteille en mon honneur. Dans une famille corse quelle que soit l'histoire, l'arrivée d'un enfant est toujours un bonheur. Ma plus jeune tante vint me chercher pour me remettre au couple stérile dont je devins l'enfant. Ma grand-mère donna plus tard la maison de Corse à cet enfant-là. J'ai eu la maison méditerranéenne familiale, perchée sur son piton rocheux et d'où partait un souterrain qui conduisait au maquis. La douleur du bonheur d'approcher d'une terre si semblable à l'Algérie me reprenait quand le bateau s'approchait de l'île. Les incendies, les attentats, ce que j'apprenais du grave racisme ordinaire anti-arabe de nouveau m'ont mis en fuite. Devant cette violence archaïque l'effroi déjà trop connu et le dégoût de quelques uns gâchaient les golfes émeraude et les paysages. La Corse ne m'a guérie de rien. La honte s'est accrue, tant il m'était devenu habituel de répondre de la faute des autres.

Aujourd'hui se propage la rage d'avoir dû, en ce temps, avaler le dévoilement de mon origine, potion amère apparue d'un coup sans préparation. L'espace que j'avais cadenassé pour ne pas sentir la douleur s'est ouverte. Il faudra accepter cette plaie toujours là. Une vague de vie arrive pourtant de ce lieu, toute en sensations, pour ensemer à nouveau le présent, de ces doubles exils et d'une vérité oubliée.

Le désarroi, impossible à dire et ressentir à huit ans explosait ici comme un abcès trop longuement contenu.

Un désespoir sans fond lâchait. La terreur, devant la violence aveugle qui avait fait se détruire des hommes de la même terre refaisait surface, accompagnée de la sidération de l'enfant devant ce déchirement des adultes engendrant le chaos du monde. La peine sismique devant l'irruption d'une vie familiale cachée qui ferait désormais douter de tout.

Dans le même mouvement l'angoisse informe, qui m'habitait depuis si longtemps comme une méduse blême, familière et collante, sortait de l'enkystement, se replaçait doucement dans un lieu d'histoire personnelle et collective. La douleur et la peur prenaient une autre place.

J'ai été une enfant heureuse et gaie en Algérie. L'époque d'insouciance sans stigmatisation faisait retour. Tissage robuste, ma terre d'origine offrait son salut. Je m'autorisais enfin à me penser, algérienne de culture chrétienne, membre d'une communauté pied-noir à laquelle j'avais bel et bien appartenu et dont je véhiculais la culture profonde.

Je n'étais plus tout à la fois de là, de là-bas, de nulle part. J'étais de Miliana, de ce bonheur de vivre éclairé de djellabas blanches, de robes colorées, de gargoulettes suintant leurs rosées fraîches. J'avais franchi un gué. La peur s'éteignait.

À Grenoble aujourd'hui, la présence des musulmanes voilées ou non m'est précieuse. Elles sont ici comme elles étaient là-bas. Elles font lien. Nos regards se croisent et se reconnaissent. Aujourd'hui il n'y a plus de presque pied-noir, de presque enfant de mon oncle et de ma tante, de presque fille de mon père, de presque rien. Aujourd'hui avec le départ du chien arrive un lien franc à ma terre algérienne, une mère nourricière, riche d'humains, d'odeurs, de mouvements et de sons. Ma terre de sécheresse, de sauterelles et de poteaux électriques blanchis par les minuscules escargots blancs fuyant la chaleur du sol.

Le jardin était mon paradis sur terre, légumes, fleurs, rosiers, arbres fruitiers mêlés et bêtises à faire avec les autres enfants en effrayant toute la basse-cour, dindon, poules, canards... Assise sur le mur au dessus du bassin aux arômes je mangeais les artichauts crus et les nèfles à la chair blanche si imperceptiblement parfumée. Dans les champs où le grain levait, le vent dessinait des vagues vert bleuté. Dans les jachères au printemps la parcimonie des anémones sauvages était l'écho inversé de la multitude des coquelicots dans les blés mûrs de l'été. Les grives s'y cachaient. La course du chien créait alors des couloirs parmi les longues tiges portant les épis et faisaient s'envoler les oiseaux. Les sifflets énergiques n'y faisaient rien. Il sautait dans les blés comme dans une mer blonde.

Dans les garages je reniflais les odeurs de gasoil et de cambouis comme des parfums exquis. À l'atelier de réparation des machines parmi les ouvriers en bleu de travail, je croisais les chefs d'équipes en grandes gandouras blanches. Eux, gentiment m'avait surnommé « papillon, bourtouflou »

L'Algérie a été ma cachette. D'une manière différente pour l'un et pour l'autre j'ai été cachée par mon père et ma mère. Consolée, de ce qui leur apparaissait comme un grand malheur, par mes grands-parents, je suis le secret. S'y établissait le lieu de leur honte et de mon silence. L'Algérie et le monde méditerranéen m'ont recueillie et sauvée. Le caché est devenu mon habitation naturelle où j'écris pour prendre la force d'exister en mon nom. Le caché est devenu mon creuset, mon territoire, le lieu des reconstructions ; il s'est peu à peu transformé en privé, comme un limier sur les traces d'un assassinat, sans qu'il y ait jamais de tribunaux. Le caché est devenu un lieu intime pour retrouver la parole et savoir comment dire. Le secret niait mon existence, le caché nourrit mes rêves du creux de ses langueurs.

Enfant j'ai dû composer, j'avais une dette vis-à-vis de ce couple et de cette terre qui m'avaient accueillie alors que je n'en étais pas née, j'avais une dette vis-à-vis de ce peuple.

Il me fallait être acceptée, donc acceptable, donc conforme aux désirs des autres. Ma mère lors de vacances en France n'avait pas manqué de m'emmener avec elle visiter la fille d'une de ces collègues « mise en nourrice » dans une ferme, en m'expliquant que je l'avais échappé belle. Le roman « Sans famille » nourrissait mon imaginaire nocturne. Mon oncle et ma tante étaient à mille lieux de se douter de mes inquiétudes. Le caché devenait mon refuge et ma singularité, ce lieu en dehors du regard des autres où pouvait s'ébaucher mes désirs. En plein jour la soumission comme le couvercle d'un caveau est trop lourde à soulever.

Petite fille, ma grand'mère enterrait ses trésors : mica brillant, plumes d'oiseaux, morceaux de verres colorés. Après avoir fait jurer le secret, elle montrait l'endroit à ses amies du moment. Je suis la terre et la cendre où reposent des fragments d'enfance algérienne, le point de passage des filiations disjointes, un cheminement rompu. Fragments doux, agates rondes, fragments aigus, flèches de silex taillés s'enfonçant dans les chairs. La terre donne l'éclosion. Le non-dit familial et l'histoire distillent le ressentiment. J'ai ouvert le poing. Le sable s'écoule entre mes doigts. Née sans avoir commis de péchés, chassée sans avoir commis de faute, comme tous les exilés qu'ils soient de 62 ou de 81, je ne peux rien retenir du paradis perdu qui m'a sauvée.

Reste le bonheur de vous, d'ici ou de là-bas, sonorités, sourires et regards.

☆☆☆